

insurmontables. Son énergie, son activité en viennent à bout.

Nommé capitaine de frégate le 26 août 1861, on lui donne, pendant la campagne du Mexique, le commandement de la marine à la Vera Cruz. En dépit du climat meurtrier, du vomito negro, des fièvres paludéennes, le capitaine Peyron réussit à diriger le groupe d'hommes énergiques placé sous ses ordres. Il ravitaille l'armée, protège la côte mexicaine, et quand les troupes françaises, victorieuses, reçoivent l'ordre de rentrer, il préside à l'embarquement. D'admirables dispositions prises par lui facilitent cette opération difficile. Elle se fait dans un ordre parfait, et, le dernier, il quitte cette plage du Mexique, emportant sur sa poitrine le drapeau de France.

Le 9 mars 1867, il est nommé capitaine de vaisseau ; il croise dans le Pacifique pendant la guerre de 1870, en qualité de chef d'état major. Le 26 mars 1877, il passe contre amiral, commandant en chef la division des Antilles et de l'Atlantique Nord ; à quelque temps de là vice amiral, préfet maritime de Brest, chef de cabinet du ministre de la marine, grand croix de la Légion d'Honneur, et enfin ministre de la marine de France. Quarante-deux ans lui ont suffi pour arriver au faite des honneurs !

L'amiral Peyron est mort au palais du Luxembourg, le neuf janvier 1892, à dix heures et demie du soir. Il a été emporté par une congestion pulmonaire. Ses obsèques ont eu lieu le mercredi suivant, à midi, en l'église de Saint-Sulpice, à Paris, puis le corps a été transporté à Toulon pour y être inhumé. Conformément aux volontés de l'illustre défunt les honneurs militaires ne lui ont pas été rendus et aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

* * Alphonse Lusignan est le dernier disparu, depuis le mois. Il avait mon âge ; nous avons peiné, travaillé, lutté, espéré ensemble. En me quittant si brusquement il emporte tous les lambeaux de ma jeunesse.

* * Que de joyeuses causeries n'avons nous pas éparpillées jadis dans cette "Mansarde du Palais," chez la mère Tessier !

Arthur Casgrain y a rimé et dépensé sa *Grand-Tronciade*.

Buvons amis, buvons de ce bon Maccullomme
Venant directement du brasseur qu'il dénomme !

Fréchette y a écrit *Mes loisirs* et reçu les visites de Félix Poutré, James O'Brien, Henri Tasche-reau apportaient là leur recrue et les épreuves des *Débats*. Charles Lespérance s'y faisait chanter la fameuse nocturne, si populaire dans le temps :

D'où viens-tu Lespérance
Lespérance d'où viens-tu
De ta trop longue absence
Nous nous sommes aperçu !
Oh ! dis nous d'où viens-tu,
O céleste vertu ?

Edmond Fréchette y a gagné un prix de rimes riches, dans un concours où il improvisa ses premiers et derniers vers :

Tu vas partir chère Alphonsine
Pour le couvent ;
A ton cousin chère cousine
Pense souvent.

* * Que toutes ces choses sont loin ! et comme ces courts rayons de soleil devraient rester pour réchauffer nos autommes !

Tout homme est à la tombe,

Lusignan n'est plus ! C'était un cœur large, honnête, indulgent. Erudit, puriste dans la force du terme, il laisse dans le journalisme le souvenir d'un écrivain de haute allure, de convictions profondes. Il avait le respect de la langue et de l'ad-versaire.

La mort d'Alphonse Lusignan ne saurait passer inaperçue. Un livre sera bientôt publié où il sera parlé de lui. Le public gagne à connaître de pareils disparus. N'ont-ils pas été la force, la moëlle de notre race ?

Et toi, mon vieux Lusignan, toi qui dois lire dans ma pensée ce que j'écris en ce moment sur toi, sur Nazaire Turcotte, sur l'amiral Peyron, sur mes morts du mois, te rappelles-tu ces vers de Sully-Prudhomme ?

Nous les lisions ensemble, le 8 novembre dernier. Deux mois après, jour pour jour, on faisait ton enterrement !

Tu étais sur ton lit de souffrance et de ta main douce, affaiblie, un peu tremblotante, tu me disais cette merveilleuse poésie que l'auteur a intitulée : *Les yeux* :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore.
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre.
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme invisible.

Et comme les astres changeants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants.
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Tournés vers quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Toucher le joint Maurice

VICTIMES DU FEU

Après ses confrères du *Canadien*, l'hiver dernier, à Québec, du *Canada*, à Ottawa, en décembre passé, le *Monde Illustré* vient de recevoir ce que j'oserais appeler son baptême de feu. C'est une épreuve par laquelle la presse, en notre pays du Canada, a passé assez régulièrement : témoins, les cas susdits, et celui du *Herald*, et quelques autres, pour ne parler que des cinq ou six dernières années. Heureux sommes-nous encore, en notre détresse, de n'avoir pas à déplorer un sinistre complet, à l'instar de nos confrères. Nous ne nous en trouvons pas moins, cependant, dans un véritable désarroi.

En illustrant, l'autre jour, l'incendie calamiteux du square Victoria, nous étions loin de songer que notre tour viendrait si tôt. C'est jeudi soir, le 4 février, à dix heures, qu'a sonné le glas de nos illusions de sécurité, sous la forme d'une alarme générale, appelant toute la brigade du feu de Montréal autour du vaste bloc portant les numéros civiques 38, 40 et 42, place Jacques-Cartier, où étaient situés nos bureaux, avec l'imprimerie du *Monde Illustré*.

Voici en quels termes les journaux de vendredi matin annonçaient la chose :

"Grâce à la vigilance des pompiers, nous avons échappé à un beau désastre, hier soir. Vers 10 heures, le feu s'est déclaré dans le vaste édifice occupé par M. Hurtubise, marchand de grains ; par le *Monde Illustré* et l'imprimerie de cartes de MM. Alain et Catelli, sur la place Jacques-Cartier. Si les pompiers avaient retardé quelques minutes seulement, le feu se serait communiqué très vite aux bâtiments voisins ; l'hôtel Richelieu et l'hôtel Riendeau seraient devenus, sans doute, la proie des flammes.

"L'incendie a commencé au quatrième étage de l'énorme bâtisse ; les flammes eurent bientôt fait de percer le toit et une vive lueur se répandit dans les environs.

"Les pompiers se mirent à l'œuvre avec toute la diligence possible, et, après une lutte acharnée contre l'élément destructeur, ils réussirent à maîtriser les flammes en peu de temps.

"Les deux étages supérieurs, occupés par

MM. Alain et Catelli, ont été bien endommagés, tant par l'eau que par le feu.

"L'imprimerie et les bureaux du *Monde Illustré* ont éprouvé quelques dommages, par l'eau plus particulièrement."

En effet, c'est dans de telles conditions que nous revoyions, vendredi matin, nos bureaux et ateliers d'imprimerie, laissés, la veille au soir, dans l'ordre le plus parfait, selon que d'habitude. Dans l'espace d'une heure à peine, le feu et l'eau se concertant, lorsqu'ils cherchaient à se combattre, avaient semé la désolation et la tristesse muette des lieux dévastés, là où naguère régnait la joyeuse activité. A un certain moment de la matinée, tout le personnel du *Monde Illustré* se trouvait réuni pour déplorer, avec une touchante unanimité, ces ruines inattendues.

Toutefois, grâce à l'excellent service et la prévoyance expérimentée des hommes de la brigade, il y eut, heureusement, bien moins de dégâts à constater qu'on était en droit de s'y attendre. Ainsi, et nous sommes heureux de faire connaître ceci à nos collaborateurs et correspondants, de même qu'à nos patrons et amis, toutes les archives du *Monde Illustré*, déjà bien précieuses, ont été sauvées, sans la moindre avarie, en même temps que tous les manuscrits acceptés, dont nous n'avons pas perdu une seule page.

L'imprimerie Gebhardt & Berthiaume a courtoisement offert un refuge immédiat aux pauvres évincés, et le *Monde Illustré*, pour un temps du moins, a réintégré ses pénates là où il avait eu son berceau, au No 30, rue Saint-Gabriel. En conséquence de cette prompte et effective hospitalité, à la grande satisfaction de nos lecteurs, nous n'en doutons pas, tout comme à la nôtre personnelle, notre journal n'aura pas subi le moindre retard dans sa publication.

Seulement on y remarquera peut-être quelques défauts de forme, que les circonstances expliquent. Nous en appelons à l'indulgence d'un chacun ; car à cette heure plus que jamais nous avons besoin de cette faveur que le public lecteur n'a pas coutume de nous refuser, sa cordiale et sincère sympathie.

JULES SAINT-ELME.

LA DERNIERE MOUCHE

J'ai tué la dernière mouche
Qui butinait par le logis,
Aussitôt un remords farouche
S'est emparé de mes esprits.

Comment, cet insecte si frêle
Que l'hiver avait respecté,
Ce petit compagnon fidèle,
Je l'ai noyé sans charité.

Par un de ces temps où tout fige,
Voici comment cela s'est fait ;
La bête prise d'un vertige
Culbuta dans le pot-au-lait.

J'aurais pu, déployant du zèle,
La tirer de ce puits lacté,
La réchauffer près du poêle ;
Et la soigner avec bonté.

Mais je n'eus pas cette pensée :
Sans réfléchir à mon forfait,
Je la jetai dans l'eau glacée.
Elle expira. C'en était fait.

Depuis lors son ombre plaintive
Dans mes songes vient voltiger.
Et le soir j'y rêve, pensive,
En me berçant près du foyer.]

Mme DUVAL-THIBAUT.

Janvier 1892.

Une âme éprouvée disait : Avec le ciel dans peu de temps et la communion tous les jours, comment songer à se plaindre.—ST-FR. DE SALES.

La toilette est une sorte d'expression ; le costume traduit la personne.—H. TAINÉ.

Plus une figure est jeune, plus elle s'éclaire du rayonnement de l'âme.—G. M. VALTOUR.